



Le concept de civilisation, une clé essentielle pour comprendre la modernité

La mondialisation est aujourd'hui un phénomène avéré. Cette expansion planétaire du mode de vie occidental et de ses ressorts libéraux interroge le concept de civilisation(s). Au cœur de la réflexion se pose la question de leur devenir. Doit-on constater la réalisation d'une vision hégélienne du monde et affirmer « la fin de l'histoire » (Fukuyama) ou faut-il, au contraire, craindre l'apparition d'un nouvel ordre mondial — dominé par des civilisations antagonistes — annonciateur d'un « choc des civilisations » (Huntington) ? D'autres auteurs proposent-ils une lecture alternative ?

A. Étymologie et évolution du concept de civilisation	2
➤ Barbare vs civilisé.....	2
➤ De la civilisation aux civilisations	2
➤ Les civilisations comme culture	2
B. Le 21e siècle marque-t-il la fin des civilisations ou leur concurrence exacerbée ?.....	4
➤ Francis Fukuyama, <i>The End of History and the Last Man</i> (1992).....	4
➤ Samuel Huntington, <i>The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order</i> , 1996	5
➤ Le dialogues des civilisations et « la politique de civilisation » d'Edgar Morin	8

ludovic.vievard@gmail.com pour la Direction prospective du Grand Lyon



Janvier 2010

A. Étymologie et évolution du concept de civilisation

➔ Barbare vs civilisé

Le mot « civilisation » est un néologisme attesté en 1721 dans le vocabulaire juridique qui désigne « un jugement qui rend civil un procès criminel ». Rapidement (1752, sous la plume de Turgot pour L'encyclopédie de l'Agora / 1757 chez Mirabeau pour le Tflr & L'encyclopédie de l'Agora), il désigne « le passage à l'état civilisé ». Formé sur « civil », « civilisé » — et donc, par étymologie, ce qui tient à la *civitas*, « ensemble des citoyens qui constituent une ville ; cité, état » par opposition à l'état barbare —, il signifie, en 1767, le « **stade idéal d'évolution matérielle, sociale et culturelle auquel tend l'humanité** » (Linguet, *Théorie des lois civiles*) et n'est que très rarement employé au pluriel avant le 19^e siècle (Tlfi).

Cette acception perdure jusqu'au 19^e siècle. Ainsi qu'il est rappelé dans *Le dictionnaire des sciences humaines* :

« Dans l'optique évolutionniste du XIX^e siècle, la civilisation s'oppose à la barbarie. **Les sociétés civilisées sont celles qui connaissent la religion, la morale et les bonnes mœurs.** Et l'on suppose que les sociétés primitives ou préhistoriques connaissent un état entre la sauvagerie originelle et la véritable civilisation » (Jean-François Dortier (dir.), Auxerre, Sciences humaines Editions, 2008, extraits des pages 91-93).

➔ De la civilisation aux civilisations

Au début du 20^e siècle, en France, l'idéal divin qui sous-tendait la supériorité des valeurs occidentales laisse place à une forme laïcisée d'universalité qui s'incarnera dans la déclaration universelle des droits de l'Homme telle qu'affirmée par les démocraties. On reconnaît l'existence d'autres civilisations (égyptienne, babylonienne, assyrienne, grecque, chinoise, etc.), même si **une hiérarchie est largement assumée en faveur de la supériorité de la civilisation occidentale.**

➔ Les civilisations comme culture

Toutefois, « Avec la naissance de l'anthropologie, on comprend que **la civilisation n'est pas un attribut des sociétés évoluées.** Toutes les sociétés humaines connaissent une forme de civilisation que l'on nomme « culture ». L'emploi traditionnel du mot « civilisation » au singulier tend donc à disparaître. On parle désormais « des » civilisations : la civilisation chinoise, grecque, occidentale. **Le terme « civilisation » renvoie alors à une aire culturelle, stable sur le long terme, marquée par quelques grands caractères qui lui sont propres.** [...] » (*Le dictionnaire des sciences humaines*, Jean-François Dortier (dir.), Auxerre, Sciences humaines Editions, 2008).

En 1930, dans « Les civilisations : éléments et formes », **Marcel Mauss** décrit, grâce à ce concept, les faits complexes de l'évolution des sociétés humaines qui n'est ni unique, ni linéaire. Les faits de civilisation ne sont pas les phénomènes particuliers d'une société donnée, mais ont comme caractéristique « d'être communs à un nombre plus ou moins grand de sociétés et à un passé plus ou moins long de ces sociétés ». D'une manière générale, tout ce qui circule, se diffuse et s'emprunte d'une société à une autre jusqu'à former un ensemble plus vaste de codes communs permet de décrire une civilisation :

« Un phénomène de civilisation est donc, par définition comme par nature, un phénomène répandu sur une masse de populations plus vaste que la tribu, que la peuplade, que le petit royaume, que la confédération de tribus » (Marcel Mauss, « Les civilisations : éléments et formes », Exposé présenté à la première Semaine internationale de synthèse, *Civilisation. Le mot et l'idée*, La Renaissance du livre, Paris, 1930).

Il s'agit d'un phénomène d'acculturation commun à des sociétés, sur une aire commune, dont les limites géographiques marquent les frontières d'autres aires de civilisations. Si Mauss parle bien *des* civilisations, en conclusion de son article, il évoque l'extension de *la* Civilisation :

« Il nous semble que, de notre temps, cette fois, c'est dans les faits et non plus dans l'idéologie que se réalise quelque chose du genre de la Civilisation. D'abord, sans que les nations disparaissent, ni même sans qu'elles soient toutes formées, se constitue un capital croissant de réalités internationales et d'idées internationales. La nature internationale des faits de civilisation s'intensifie. Le nombre des phénomènes de ce type grandit; ils s'étendent; ils se multiplient l'un l'autre. Leur qualité croît. L'instrument, comme la pelle-bêche dont nous avons parlé, le costume, les choses plus ou moins complexes, peuvent rester ici, là, les témoins spécifiques, irrationnels, pittoresques, des nations et des civilisations passées. La machine, le procédé chimique ne le peuvent pas. La science domine tout, et, comme le prédisait Leibniz, son langage est nécessairement humain. Enfin une nouvelle forme de communication, de tradition, de description, d'enregistrement des choses, même des choses du sentiment et de l'habitude, devient universelle : c'est le cinéma. Une nouvelle forme de perpétuation des sons : le phonographe, et un autre moyen de les répandre : la radio-téléphonie, en moins de dix ans, irradient toutes les musiques, tous les accents, tous les mots, toutes les informations, malgré toutes les barrières. Nous ne sommes qu'au commencement. Nous ne savons si des réactions ne transformeront pas un certain nombre d'éléments de civilisation - on l'a vu pour la chimie et pour l'aviation -, en éléments de violence nationale ou, qui pis est, d'orgueil national. Les nations se détacheront peut-être de nouveau, sans scrupule, de l'humanité qui les nourrit et qui les élève de plus en plus. Mais il est certain que des perméations inouïes jusqu'à nous s'établissent; que, les nations et les civilisations subsistant, le nombre de leurs traits communs augmentera, les formes de chacune ressembleront davantage à celles des autres parce que le fonds commun s'accroît chaque jour en nombre, en poids et en qualité, s'étend chaque jour davantage avec une progression accélérée. Même certains de ces éléments de la nouvelle civilisation partent de populations qui en étaient écartées il y a peu de temps encore, ou en sont sevrées même aujourd'hui. Le succès des arts primitifs, y compris la musique, démontre que l'histoire de tout cela prendra bien des voies inconnues. » (Marcel Mauss, « Les civilisations : éléments et formes », Exposé présenté à la première Semaine internationale de synthèse, Civilisation. Le mot et l'idée, La Renaissance du livre, Paris, 1930).

Avec une belle acuité, Mauss décrit la mondialisation. Le texte semble hésiter cependant entre un syncrétisme mondial des civilisations et l'extension de la civilisation occidentale.

Mauss avait déjà noté la dimension temporelle qui caractérise les civilisations, mais **Fernand Braudel** mettra davantage encore ce point en avant, conférant aux civilisations une très grande stabilité et une évidente pérennité :

« Réalités de longue, d'inépuisable durée, les civilisations, sans fin réadaptées à leur destin, dépassent donc en longévité toutes les autres réalités collectives; elles leur survivent. De même que, dans l'espace, elles transgressent les limites des sociétés précises (qui baignent ainsi dans un monde régulièrement plus vaste qu'elles-mêmes et en reçoivent, sans toujours en être conscientes, une impulsion, des impulsions particulières), de même s'affirme dans le temps, à leur bénéfice, un dépassement que Toynbee a bien noté et qui leur transmet d'étranges héritages, incompréhensibles pour qui se contente d'observer, de connaître "le présent" au sens le plus étroit. Autrement dit, les civilisations survivent aux bouleversements politiques, sociaux, économiques, même idéologiques que, d'ailleurs, elles commandent insidieusement, puissamment parfois. La Révolution française n'est pas une coupure totale dans le destin de la civilisation française, ni la Révolution de 1917 dans celui de la civilisation russe, que certains intitulent, pour l'élargir encore, la civilisation orthodoxe orientale » (F. Braudel, Histoire des Civilisations: le passé explique le présent", L'encyclopédie française, 1959).

Ici le terme n'a pas le même sens selon qu'il est employé au pluriel ou au singulier. La civilisation est un principe porté par la technique, les civilisations sont les formes culturelles particulières et variées qui l'incarne ici et là. Ainsi, la civilisation, cette réponse technique et historique à l'aventure humaine, est un trait des civilisations, même s'il est inégalement présent :

« Partout la civilisation offre ses services, ses stocks, ses marchandises diverses. Elle les offre sans toujours les donner. [...] Il y a, ici, les pays industrialisés, et là, les sous-développés qui essaient de changer leur sort avec plus ou moins d'efficacité. La civilisation ne se distribue pas également. Elle a répandu des possibilités, des promesses, elle suscite des convoitises, des ambitions. En vérité, une course s'est instaurée, elle aura ses vainqueurs, ses élèves moyens, ses perdants. En ouvrant l'éventail des possibilités humaines, le progrès a ainsi élargi la gamme des différences. Tout le peloton se regrouperait si le progrès faisait halte: ce n'est pas l'impression qu'il donne. Seules, en fait, les civilisations et les économies compétitives sont dans la course. **Bref, s'il y a, effectivement, une inflation de la civilisation, il serait puéril de la voir, au-delà de son triomphe, éliminant les civilisations diverses, ces vrais personnages, toujours en place et doués de longue vie.** Ce sont eux qui, à propos de progrès, engagent la course, portent sur leurs épaules l'effort à accomplir, lui donnent, ou ne lui donnent pas un sens. Aucune civilisation ne dit non à l'ensemble de ces biens nouveaux, mais chacune lui donne une signification particulière. Les gratte-ciel de Moscou ne sont pas les buildings de Chicago. [...]. Il y a le contexte humain, social, politique, voire mystique. L'outil, c'est beaucoup, mais l'ouvrier, c'est beaucoup aussi, et l'ouvrage, et le cœur que l'on y met, ou que l'on n'y met pas. Il faudrait être aveugle pour ne pas sentir le poids de cette transformation massive du monde, mais ce n'est pas une transformation omniprésente et, là où elle s'accomplit, c'est sous des formes, avec une ampleur et une résonance humaine rarement semblables. Autant dire que la technique n'est pas tout, ce qu'un vieux pays comme la France sait, trop bien sans doute. **Le triomphe de la civilisation au singulier, ce n'est pas le désastre des pluriels. Pluriels et singulier dialoguent, s'ajoutent et aussi se distinguent,** parfois à l'oeil nu, presque sans qu'il soit besoin d'être attentif » (F. Braudel).

Ceux qui comprennent la civilisation technique occidentale comme la singularisation victorieuse des civilisations annoncent, avec le triomphe de la civilisation occidentale, la fin des civilisations.

A l'inverse, ceux qui font primer les traits particuliers des civilisations et voient dans la réduction du monde à un « village » une contraction de l'espace qui accentue leur caractère concurrentiel se font les prophètes d'un choc civilisationnel à venir.

B. Le 21e siècle marque-t-il la fin des civilisations ou leur concurrence exacerbée ?

Le retour en force du concept comme clé de lecture du monde contemporain est marqué par deux événements et deux ouvrages.

➔ Francis Fukuyama, *The End of History and the Last Man* (1992)

Le premier événement est l'effondrement du bloc communiste qui met fin à un monde alors considéré comme « bi-polaire ». La disparition d'un des protagonistes a fait penser que celui qui restait incarnait l'unique modèle civilisationnel. En 1992, un universitaire américain, Francis Fukuyama, publie *The End of History and the Last Man* (La fin de l'histoire et le dernier homme). Par là, il n'entendait pas que :

« L'Histoire s'était arrêtée avec la victoire des démocraties libérales sur le totalitarisme, d'abord fasciste entre les deux guerres mondiales, puis communiste »

La précision est d'importance ; la fin de l'histoire n'est ni la fin des temps, ni celle de la chronique des jours. La fin de l'histoire évoque la fin d'un processus par lequel l'Esprit, tel que le décrivait Hegel, a trouvé à s'accomplir pour s'achever pleinement dans le principe de la démocratie libérale. C'est le triomphe de ce principe que reconnaît Fukuyama avec la chute du communisme.

Le livre « traduit sa vision d'un monde marqué par la prééminence de la démocratie libérale occidentale. Pour lui, l'humanité a atteint le bout de sa fécondité idéologique et le modèle

occidental s'impose comme la forme accomplie de gouvernement des humains. » (Mérïck Freedy Alagbe, L'impensé du Choc des civilisations, Agora vox, <http://bit.ly/6V6ijg>).

Comme le commente Daniel Vernet dans le Monde :

« la solution du problème de l'Histoire a été trouvée dès la Révolution française (...). Nous n'avons pas pu aller au-delà de ses principes, ni politiquement ni philosophiquement. Les expériences historiques postérieures ont été des mises en œuvre de ces principes. Les grandes formes d'alternative ne sont pas parvenues à les dépasser. Ce sont des "détours" [...] Comme le fascisme et le communisme, le fondamentalisme islamique n'est dans cette hypothèse qu'un "détour" parmi d'autres, énormes, parfois monstrueux, mais qui ne sont pas décisifs contre l'idée de la démocratie libérale » (9.08.08).

« En d'autres mots, la quête historique de l'humanité pour satisfaire ses besoins à la fois matériels et spirituels avait atteint son but dans la démocratie libérale et le capitalisme. Ce n'était désormais qu'une question de temps avant que ce régime ne s'imposât à l'humanité entière comme la réponse la plus satisfaisante au problème humain. Le tribunal de l'histoire universelle avait finalement tranché en faveur de la démocratie libérale et l'échec des deux grands adversaires de cette dernière, à savoir le fascisme et le communisme, venait confirmer ce verdict. [...] » (Daniel Tanguay, *Revue Argument*, Automne 2000, Vol 3, No 1).

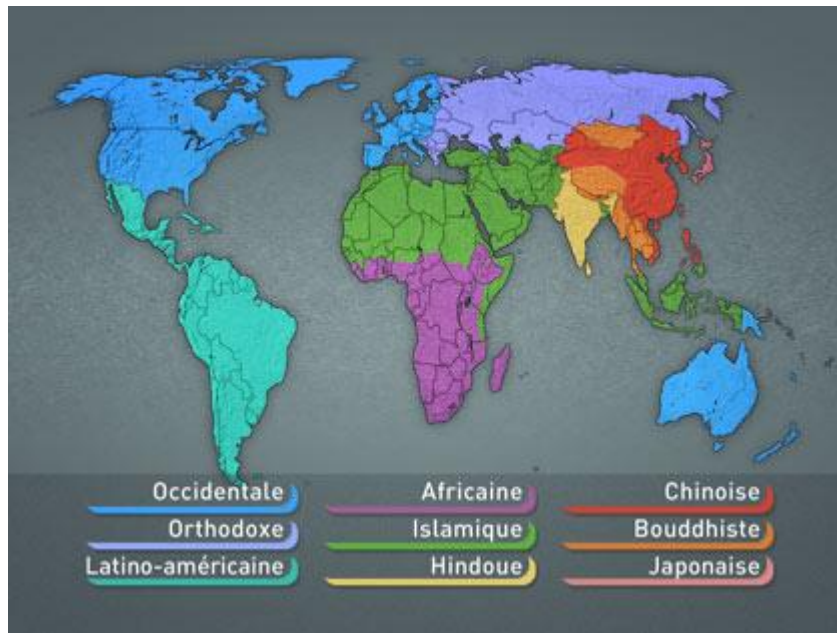
➤ Samuel Huntington, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order* (1996)

Mais l'effondrement du bloc communiste a connu une autre interprétation.

« La chute du mur de Berlin, suivie de l'implosion de l'Union des républiques socialistes soviétiques a marqué l'avènement d'une nouvelle ère et posé l'interpellante question de son interprétation. À la différence de son collègue Francis Fukuyama qui diagnostiquait « la fin de l'histoire, le terme de l'évolution idéologique de l'humanité et l'universalisation de la démocratie libérale occidentale en tant que forme définitive de gouvernement », Samuel Huntington est resté en arrêt devant l'énigme de la persistance des guerres, voire de leur recrudescence dans ce « cosmos » en principe différent. » (Hervé Cnudde, « Faut-il pendre Samuel Huntington ? », *La revue nouvelle*, octobre 2001).

Samuel Huntington est lui aussi américain, professeur à Harvard. En 1996, il publie *Le choc des civilisations*.

« En substance, Huntington prétend que depuis la fin de la guerre froide, ce sont les identités et la culture qui engendrent les conflits et les alliances entre les États, et non les idéologies politiques ou l'opposition Nord-Sud. Le monde a ainsi tendance à se diviser en civilisations qui englobent plusieurs États. Il n'y a donc pas de coïncidence entre État et civilisation. Pour Huntington, la civilisation représente l'entité culturelle la plus large. Elle « est le mode le plus élevé de regroupement et le niveau le plus haut d'identité culturelle dont les humains ont besoin pour se distinguer des autres espèces. Elle se définit à la fois par des éléments objectifs, comme la langue, l'histoire, la religion, les coutumes, les institutions, et par des éléments subjectifs d'auto-identification. » Selon Huntington, sept à huit civilisations se partagent le monde, quoiqu'il n'en nomme que cinq, la chinoise, la japonaise, l'hindoue, la musulmane et l'occidentale. Il ne voit pas l'Afrique comme une civilisation en soi (au contraire de Fernand Braudel), préférant rattacher le continent aux autres civilisations. À l'égard de l'Amérique latine, il adopte une position ambivalente. Tantôt il la considère comme une sous-civilisation de l'Occident, tantôt il y voit une civilisation distincte, menaçante pour les États-Unis », Extrait du résumé fait par Marc Chevrier, « Le choc des civilisations selon Samuel P. Huntington », Agora / <http://bit.ly/7NIP5A>



Carte extraite de l'émission *Le dessous des cartes*, <http://www.youtube.com/watch?v=Soe34dq018c>

Pour Huntington, un des déterminants clé d'une civilisation est le facteur religieux. Ainsi explique Hervé Cnudde :

« Les acteurs civilisationnel principaux du monde contemporain sont donc actuellement les civilisations chinoise, occidentale, musulmane et orthodoxe. Leur caractéristique commune est pour chacune de se considérer comme supérieure à toutes les autres et de prétendre à des degrés divers à la domination du monde, à l'intention duquel elles estiment pouvoir proposer la manière la plus accomplie de vivre la condition humaine. Cet « universalisme » couplé d'impérialisme est particulièrement typique de la civilisation occidentale porteuse à la fois de modernisation et de modernité (entre autres en matière de droits de l'homme), et peu portée à admettre chez les autres une dissociation qu'elle pratique souvent elle-même entre ces deux valeurs dès que des intérêts matériels sont en jeu. Même si le christianisme est en relatif déclin dans un Occident dont il continue cependant à marquer le subconscient, l'élément structurant de ces grandes civilisations est, comme le confirme de son côté Fernand Braudel, de nature religieuse, le christianisme donnant lieu avec l'orthodoxie, d'une part, et le couple catholicisme-protestantisme d'autre part, à deux civilisations différentes, et la sagesse confucéenne tenant en ce qui la concerne lieu de religion dans la civilisation chinoise » (« Faut-il pendre Samuel Huntington ? », *La revue nouvelle*, octobre 2001).

Pour Huntington, une civilisation représente le plus grand – et ultime – dénominateur commun identitaire. Les civilisations forment des aires géographiques aux frontières desquelles il y a de forts (mais non nécessaires) risques de conflits. Le monde arabo-musulman et la Chine étant les deux civilisations par lesquelles l'Occident, en déclin, serait le plus menacé.

« Le problème central des relations entre l'Occident et le reste tient désormais à la discordance croissante entre les efforts missionnaires de l'Occident pour promouvoir une culture occidentale universelle, et son aptitude déclinante à le faire. L'Occident a cru voir dans la chute du communisme la preuve que son idéologie démocrate libérale a valeur universelle. Il entend donc que les non-Occidentaux l'adoptent, avec tout ce qu'elle comporte de démocratie, de libre-échange, de séparation des pouvoirs, de droits de l'homme, d'individualisme et d'État de droit.

Or, dans les faits, la culture occidentale perd de son attrait à mesure que les civilisations non-occidentales accroissent leur puissance et prennent confiance dans leurs cultures indigènes. Certes, au sein des civilisations non-occidentales, des minorités embrassent les valeurs occidentales et les

défendent, mais l'attitude générale de ces civilisations est plutôt de scepticisme et de rejet. Là où l'Occident voit des valeurs universelles, les autres civilisations voient volontiers de l'impérialisme occidental.

Les non-Occidentaux ont cependant beau jeu de montrer combien les Occidentaux, malgré les principes d'universalité qu'ils évoquent sans cesse, pratiquent l'hypocrisie, le double langage, les exceptions qui les arrangent. Les Occidentaux défendent la démocratie sauf si elle porte au pouvoir des fondamentalistes islamistes. Ils prêchent la non-prolifération nucléaire pour l'Iran et l'Irak mais pas pour Israël. Ils disent que le libre-échange est l'élixir qui garantit la croissance économique sauf pour l'agriculture. Ils exigent de la Chine qu'elle respecte les droits de l'homme mais pas de l'Arabie Saoudite. Ils partent en guerre lorsque le Koweït riche en pétrole est agressé mais laissent sans défense les Bosniaques qui n'ont pas de pétrole.» (Samuel Huntington, « Inévitable, le match Occident-reste du monde », <http://bit.ly/8nWg3O>).

Le 11 septembre 2001

Les deux livres ont provoqué de nombreuses discussions et controverses et les deux auteurs ont évidemment critiqués les conclusion de l'autre (voir Sébastien Charles, « Penser la fin de l'histoire : le Débat entre Rationalisme Universaliste, Relativisme Civilisationnel et Postmodernisme » *Exchorésis* n°2 - Déc. 2002). Toutefois, les événements du 11 septembre ont donné un certain avantage aux thèses de Huntington qui ont trouvé dans l'Administration conservatrice américaine d'alors de fervents défenseurs :

« Dominique Dhombre dans Le Monde du 13 septembre 2001 le constate : « Que dit Huntington qui semble se vérifier dans l'horrible fracas des tours jumelles de Manhattan ? (...) : les attaques suicides menées contre l'occident ne sont qu'un début. » Robert Kagan, le célèbre théoricien néo-conservateur, conseiller de Georges W. Bush et auteur de *Puissance et faiblesse* (2003), estime que cette « vision froide des réalités du monde, longtemps controversée, a été terriblement validée » par les attentats contre les Etats-Unis, et présente Samuel Huntington comme un « prophète » (Sylvain Allemand, René-Eric Dagorn, Olivier Vilaça, *La géographie contemporaine*, Paris, Le Cavalier Bleu Editions, 2005).

Critiques de Huntington :

- Confusion entre le fondamentalisme musulman et la civilisation arabo-musulmane (Gilles Fortin, dans *A contretemps* N° 7 Avril 2002 / <http://bit.ly/8NzbWL>).
- L'idée d'appartenance à l'humanité est le dernier échelon de la possibilité d'identité, non la civilisation. Ainsi, l'idée d'une gouvernance plus large que celle des Etats ou même des aires de civilisation offre une analyse différente (Sylvain Allemand, René-Eric Dagorn, Olivier Vilaça, *La géographie contemporaine*, Paris, Le Cavalier Bleu Editions, 2005)
- « Comme le montre le philosophe Marc Crépon dans *L'Imposture du choc des civilisations* (2002) le réel objectif de cette théorie est de dire « de qui nous devons avoir peur. » [...] « Giuseppe Saco constatait qu' « aussi fragile soit-elle, cette thèse peut acquérir une consistance réelle en tant que (...) prophétie auto-réalisatrice. L'élément de paranoïa qu'implique cette théorie, si elle devait être reprise par les leaders d'opinion, par les médias, pourrait provoquer un tel climat d'hostilité envers le monde islamique qu'un affrontement deviendrait inévitable. » (Sylvain Allemand, René-Eric Dagorn, Olivier Vilaça, *La géographie contemporaine*, Paris, Le Cavalier Bleu Editions, 2005).
- Une confusion entre civilisations, peuples et religions pour une thèse simpliste (voir Le dessous des cartes, qui décortique la cartographie des civilisations de Huntington (<http://bit.ly/8nMAF3>)
- Pour d'autres critiques et réserves voir le Festival International de Géographie de Saint-Dié (2002) "Religion et Géographie" (CR <http://bit.ly/4Jp7KV>)

Soutiens de Huntington :

Les soutiens de Huntington contestent la lecture diabolisante qui est faite de son discours (voir Hervé Cnudde dans « Faut-il pendre Samuel Huntington ? » (*La revue nouvelle*, octobre 2001). Ainsi, Huntington ne pose pas que :

- la guerre serait inévitable :

« Ce n'est pas une explication globale que j'avais en vue. Je ne pense pas, en effet, qu'on puisse prédire l'avenir de façon mécanique. Les taux de naissance finiront par diminuer dans les pays musulmans, de même que ceux de la croissance économique en Asie du Sud-Est. Rien ne continue éternellement sur sa lancée. Dans les années 50 et 60, beaucoup de gens sérieux et informés croyaient qu'une guerre nucléaire entre les Etats-Unis et l'URSS était presque inévitable. Celle-ci n'a pas eu lieu, peut-être parce qu'on a beaucoup parlé de ce péril et qu'on a mis en place des garde-fous. J'espère qu'on va s'intéresser de la même façon au risque d'une guerre entre les civilisations, de façon à éviter qu'elle ne se produise » (Entretien avec Huntington, propos recueillis par Dominique Dhombres, *Le Monde* du 18.11.1997)
- Ceux qui n'y voit qu'une charge contre l'Islam se trompent :

« Pour tout lecteur qui aura pris la peine de parcourir intégralement *Le choc des civilisations*, l'évidence s'imposera: le principal concurrent de l'Occident dans le leadership pour monde n'est pas l'Islam, mais la civilisation chinoise, démographiquement supérieure et en train de réussir son décollage économique notamment à partir de l'Asie du Sud-Est (l'ouvrage est antérieur au crash économique et financier de 1997). Il n'empêche que, pour l'opinion publique occidentale, le partenaire géopolitique psychologiquement le plus redouté est la civilisation islamique » (Hervé Cnudde dans « Faut-il pendre Samuel Huntington ? », *La revue nouvelle*, octobre 2001).

Les critiques de Fukuyama

- Les critiques de Fukuyama portent sur une évaluation tronquée de la situation mondiale. Certes le communisme s'est effondré mais d'autres « civilisations » ne sont pas toutes porteuses des valeurs de démocratie et de libéralisme économique comme le constate Emmanuel Le Roy Ladurie (Critique littéraire parue dans le *Figaro Littéraire* du 13/03/1997).
- Le premier critique serait d'ailleurs, peut-être, Fukuyama lui-même :

« selon Fukuyama, l'histoire, assoupie après la chute du Mur de Berlin, est sur le point de se réveiller. Les valeurs démocratiques, autour desquelles tous les hommes et tous les pays étaient censés s'unir après la fin des totalitarismes, sont aujourd'hui en danger. Une nouvelle époque est sur le point de s'ouvrir : l'ère de la post-humanité » (Cyrille Bégorre-Bret, « Le réveil de l'histoire : Fukuyama et la post-humanité », *Revue-Lebanquet.com*).

➤ Le dialogues des civilisations et « la politique de civilisation » d'Edgar Morin

La plupart des analystes (politologues, historiens ou philosophes) qui ne souhaitent pas se laisser enfermer dans cette alternative se tournent vers le dialogue entre les civilisations.

Chercher en l'autre la part de nous même, même si nous nous savons différents, pour conserver notre ouverture est une posture évoquée par Simone Weil (« À propos de la situation coloniale », dans *Œuvres*, coll. Quarto, Gallimard, Paris, 1999), incitant l'Occident à puiser dans l'Orient un rapport alternatif à la domination américaine. Comprendre la grandeur d'autres civilisations et accepter pour cela une part d'autocritique (Gilles Bibeau, « Pour un dialogue des civilisations », <http://bit.ly/57kb3V>). Il s'agit ainsi de reconnaître, contrairement à Fukuyama, que les civilisations n'ont pas disparu, et contre Huntington, que la violence de leur confrontation n'est pas une fatalité. Revenir à cette distinction fondamentale entre la civilisation comme principe, et les modes particuliers des civilisations comme histoire et, particulièrement, de dissocier le modèle de la modernité occidentale du principe de civilisation :

« Mais pour que ces nouveaux paradigmes scientifiques puissent être intelligibles dans les cultures des peuples et des communautés du monde, il est nécessaire de sortir du processus pervers qui veut que la modernisation suppose nécessairement l'occidentalisation. En fait, il nous faut considérer cette dernière comme un obstacle à l'émergence, dans les pays du Tiers Monde, de modernités scientifiques endogènes, car la philosophie des sciences, véhiculée par le mouvement de l'occidentalisation, est la philosophie, aujourd'hui dépassée et largement déconstruite, du scientisme et du positivisme. Pour rendre compte, par exemple, dans la langue arabe et dans l'imaginaire arabo-musulman, des logiques alternatives du nouveau paradigme, de ses nouveaux concepts, de ses modes de raisonnements et de sa rationalité nouvelle, il est nécessaire d'entamer un long détour par le riche patrimoine de la civilisation arabo-musulmane, dans ses composantes philosophiques, mystiques, théologiques, scientifiques, juridiques, artistiques, etc. La revalorisation d'un tel patrimoine - à travers un formidable processus de modernisation endogène, de libération des énergies créatrices et des consciences individuelles - est la condition pour que les Arabes puissent enfanter une cosmo-sophie, une anthropo-sophie, une philo-sophie arabo-musulmanes du nouveau paradigme de la science contemporaine. Ce défi est de même nature que ceux que les Indiens, les Chinois, les Africains, les Latino-américains doivent relever pour s'affirmer comme des sujets historiques libres. » (Mohammed Taleb, « Les nouveaux paradigmes scientifiques sont-ils intelligibles dans l'intellectualité musulmane contemporaine ? », <http://bit.ly/4Av6TQ>).

C'est avec cet objectif d'une mise à distance critique de la civilisation occidentale, mieux, avec une volonté de la réformer, qu'Edgar Morin parle de la nécessité d'une « politique de civilisation » afin de chercher dans les autres civilisations ce qu'il y a de meilleur et atténuer les maux (individualisme, menace écologique, obsession de la croissance, etc.) dont est porteuse la notre :

« La politique de civilisation aurait pour mission de développer le meilleur de la civilisation occidentale, d'en rejeter le pire, et d'opérer une symbiose des civilisations intégrant les apports fondamentaux de l'Orient et du Sud » (Edgar Morin, « Au-delà de la globalisation et du développement, société-monde ou empire-monde ? », Revue du MAUSS, 2002/2 (no 20)).

Pour résumer, on se risquera à dire qu'une « politique de civilisation » est une politique des biens communs à l'échelle de la planète nécessitant une gouvernance planétaire et non pas seulement internationale. Une société monde dont la mondialisation a déjà réalisé l'infrastructure mais qui ne possède pas encore les outils de sa gouvernance (voir Edgar Morin, « Au-delà de la globalisation et du développement, société-monde ou empire-monde ? », Revue du MAUSS, 2002/2 (no 20)).

« La planète est en crise. Pour une large part, cette crise est provoquée par le déferlement planétaire de la civilisation occidentale. Outre les aspects très positifs de la généralisation de notre civilisation, celle-ci a généré toutes les menaces qui s'amplifient sur l'humanité et, qui conduisent le vaisseau spatial terre au désastre. Elle a généré en même temps les effets pervers, d'une nouvelle corruption par l'argent, et les rétractions d'identité sur elles-mêmes prenant caractère intégriste ou fondamentaliste. [...] **J'indiquerais la longue et difficile voie vers une terre Patrie et une société monde. Je ferai assumer par la France la déclaration d'interdépendance entre les nations**, ce qui signifie la nécessité de dépasser les **souverainetés absolues des Etats nations tout en reconnaissant pleinement les souverainetés pour les problèmes qui ne sont pas de vie/mort pour la planète**. Dans ces conditions, j'agirai contre les processus qui tendent à la guerre de civilisations [...] » (Edgar Morin, « Pour une politique de civilisations », <http://bit.ly/6Evlmh>).

« Le problème est le suivant : l'abondance des biens matériels ne permet pas d'améliorer le bien-être psychologique et mental des individus. La politique de civilisation exige un changement radical de direction politique : elle suppose de reconsidérer tous les problèmes humains au sein d'une grande problématique de civilisation. Il s'agit de solidariser les rapports humains, régénérer les campagnes, ressourcer, convivialiser, moraliser...

Le but ultime d'une politique de civilisation est le bien-vivre, et non le seul bien-être matériel. A l'heure actuelle, le politique semble encore inapte à prendre en compte la qualité de vie des individus. » (Edgar Morin, « Ce que j'appelle une politique de civilisation », Scienceshumaines.com, <http://bit.ly/5l8jii>).

« Francisco : Quel est selon vous le "meilleur" de chaque civilisation pour effectuer cette symbiose que vous évoquez ?

Edgar Morin : Je crois qu'en ce qui concerne la civilisation européenne, ce sont les idées de démocratie, de droits de l'homme et de la femme. En ce qui concerne la Chine, c'est une civilisation fondée sur le taoïsme, sur une conception de la vie et de la nature très riche et une idée de sagesse.

Je crois que dans les petites civilisations d'Indiens d'Amérique du Nord ou d'Amazonie, il y a des arts de vivre, des savoirs, des connaissances qu'il ne faut pas mépriser, mais pouvoir adopter.

Je dirais que toute culture a ses vertus, ses superstitions, ses erreurs, et je pense que ce sont surtout les vertus des différentes cultures qui devraient se rencontrer.

On voit très bien ici, chez nous, qu'il y a l'aspiration à un art de vivre qui fait que l'on cherche aussi bien dans le bouddhisme zen, dans le bouddhisme tibétain du dalaï-lama, des réponses à son aspiration à vivre autrement.

Je pense que l'Occident en général et l'Europe ont développé surtout le côté matériel et technique de la civilisation, et ont sous-développé tout ce qui concerne l'âme, l'esprit, la relation avec soi-même et avec autrui. Et je pense que là-dessus, on peut puiser dans ce qu'apportent beaucoup d'autres civilisations.

Gwaihir : L'image du monde actuelle ne penche-t-elle pas (hélas) plus pour la théorie du choc de civilisations de Samuel Huntington que pour une symbiose de celles-ci ?

Edgar Morin : C'est le grand problème aujourd'hui : éviterons-nous une guerre de religions ou de civilisations ? Ce que je dis va dans le sens contraire à celui du choc des civilisations. »

(Edgar Morin : "La politique de civilisation ne doit pas être hypnotisée par la croissance", *Le Monde*, chat du 02.01.08)

« La réflexion théorique d'Alain Touraine part d'un constat : nous assistons aujourd'hui au déclin du « paradigme social », c'est-à-dire du langage et des catégories qui ont servi à décrire la société issue de la révolution industrielle et de l'avènement du capitalisme. [...] Aujourd'hui, selon A. Touraine, nous avons besoin d'un nouveau langage car ces catégories « *sont devenues confuses, et laissent dans l'ombre une grande partie de notre expérience vécue* ». [...] Mais alors que dans le paradigme social le sujet se réalisait à travers des idéaux collectifs, il ne doit désormais plus compter que sur lui-même. D'où l'importance des droits culturels (droit de choisir sa langue, ses croyances, sa sexualité...) qui sont la ressource sur laquelle le sujet s'appuie pour se construire. Partant de cette analyse, A. Touraine critique notamment l'idée selon laquelle il n'y a qu'une manière de se moderniser, celle des sociétés occidentales, et invite à « *porter un jugement critique sur notre incapacité fréquente à reconnaître chez l'autre le même travail de combinaison de l'esprit moderne et de l'attachement à des traditions et à des croyances* ». Il propose pour cela de distinguer la modernité, définie par deux principes : l'action rationnelle et la reconnaissance de droits universels à tous les individus, des modernisations qui désignent « *la multiplicité des voies par lesquelles une population peut entrer dans la modernité* ». A. Touraine propose ce que l'on pourrait appeler un « *multiculturalisme non relativiste* », où « *l'autre doit être reconnu comme tel, comme différent, mais seulement si cet autre accepte comme moi-même les principes universels* » » (Xavier Moléna, « La différence culturelle au coeur des sociétés ? », *Sciences humaines*, n°159, avril 2005 / <http://bit.ly/81UZnS>).